

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 53

Artikel: Royal biograph
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le temps a passé; les nobles chevaliers ont disparu; il y a eu des invasions, des conquêtes, des massacres et des révoltes. Tes ancêtres — jeune paysan d'aujourd'hui — n'en ont pas moins continué à cultiver la bonne terre vaudoise avec les moyens dont ils disposaient à cette époque.

Pour eux aussi, la liberté est venue. Peu à peu l'instruction s'est répandue jusque dans les villages les plus reculés et, avec elle, le bien-être. Et puis la guerre est venue.

La guerre, époque d'enrichissement pour l'industrie, pour le commerçant et pour le paysan. Mais tandis que d'autres dépensaient sans compter l'argent qu'ils recevaient, toi, jeune paysan, tu ne t'es pas laissé éblouir par le bénéfice réalisé. Tu ne l'as pas trouvé exagéré, ce bénéfice, parce que tu sais l'effort qu'il a coûté. Pendant cette période troublée, tu as fait vaillamment ton devoir à la frontière et, de retour au village, tu as posé ton képi à gourmette d'argent, désharnaché ton cheval, échangé ta tunique contre tes habits de travail, et tu es allé faucher ton foin et labourer ton champ pour les semaines prochaines.

Ton travail, tu l'as fourni sans compter ! Avant le lever du soleil, tu soignais déjà ton bétail à l'écurie. Et souvent, le soir, alors qu'un mince croissant de lune montait dans le ciel tout ciblé d'étoiles, tu rentrais au village, par les chemins caboteux, avec un dernier char de foin, haut et carré, qu'il fallait encore décharger à la faveur de la lumière électrique. Hommes et chevaux étaient rompus de fatigues. Ainsi, après avoir servi la patrie sous les drapeaux, tu la servais encore, sitôt de retour au village, par ton labeur assidu.

Tandis que dans les grandes villes, les accapareurs, les spéculateurs et les nouveaux riches établissaient, avec effronterie, un luxe de mauvais goût, tu mettais tes modestes bénéfices dans les banques d'épargne. Dédaignant les jouissances extérieures et passagères, tu épargnais lentement le fruit de ton effort, puis, dès que tu as remboursé tes dernières hypothèques, dès que tu possèdes un petit capital, tu l'emploies à arrondir ton domaine.

Tu es jeune, mais tu as déjà des fils et des filles. Petits garçons armés d'un grand fouet et courant gaillardement derrière le troupeau de vaches, fillettes, aux tresses blondes, sautant à la corde sur la place du village. Un jour, ils te succéderont, tu le sais, et c'est pour eux que tu agrandis ton domaine. La tradition, la pérennité de la race, le sens de la continuité sont tes qualités fondamentales. Tu les apportes en venant au monde, et tu les légues à tes descendants. C'est pourquoi tu ne trompes jamais ta race, ni ta patrie.

Dans le village où tes yeux se sont ouverts et où s'est écoulée ton enfance, dans ton village blotti au pied des collines, niché au creux d'un vallon ou dressé fièrement sur une éminence, la vie s'écoule lente et paisible. Les distractions y sont rares : de temps à autre, un conférencier de passage, une manifestation musicale et théâtrale de la société de chant, un bal donné par la Jeunesse.

Tes joies sont saines et tu n'as que mépris pour celles qui ne sont pas conformes à ta conception de la vie. Tu dédaignes les dépenses futile et la vie de dissipation.

Toi, jeune paysan vaudois, qui as reçu à l'école primaire de ton village les connaissances qui te seront utiles durant toute la vie, toi qui as subi la triple discipline de la famille, de l'école et de l'église, tu seras toujours le défenseur de nos institutions démocratiques. Tu es et tu restes le vrai traditionnaliste !

A mesure que le bien-être est venu, tu as transformé la maison. Elle est, maintenant, plus spacieuse et plus claire. Ta compagne l'a rendue confortable à tel point, que ceux qui y vécurent il y a un demi-siècle seulement, ne la reconnaîtraient pas. Tout y est simple et solide à la fois.

En arrondissant ton domaine, en achetant des machines agricoles et en perfectionnant de plus en plus les moyens de culture, tu as cessé d'être le travailleur machinal et routinier d'autrefois, esclave de son ignorance après avoir été l'esclave du seigneur confortablement installé dans son château-fort.

Tes fils ne seront pas tenté de quitter la terre,

comme ceux des générations précédentes. Ils ne voudront pas échanger leur liberté — ce bien précieux — pour courir le monde en quête d'une fortune introuvable. Ils ne voudront pas changer cette aisance nouvelle et ce confort modeste, mais réel, contre un traitement fixe que les nécessités de la vie citadine rendent illusoire. Ils seront ce que tu es, les chainons d'une chaîne ininterrompue de bons cultivateurs, d'honnêtes citoyens et de vaillants soldats. Ils auront, comme toi, le sens de leur valeur sociale.

Jeune paysan vaudois, qui fus le rempart de la nation au moment de la grève générale, continue à cultiver notre bonne terre avec la sagesse naturelle. Jouis modestement du bien-être que t'ont valut ton labeur acharné et ton esprit d'économie. Sans renier le bon vin de nos coteaux, dédaigne ceux qui dissipent leurs biens en verres inutiles. Et, si tu veux bien jeter un regard autour de toi et réfléchir aux événements de ces dernières années, tu constateras, non sans orgueil, que tu es véritablement le vainqueur de la grande guerre. Alors que tout s'écroule autour de nous : vieux trônes vermoulus, dynasties caduques, fortunes factices, industries jadis prospères, tu restes seul debout, derrière ton attelage qui traîne la charrue à double versoir. Tu vas ton chemin, de ton pas tranquille et mesuré, creusant le sillon des moissons futures.

Jean des Sapins.



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

6

Thérésina heureuse ! cela était bien séduisant pour Césaro. N'était-ce pas là tout ce qu'il avait désiré ? Ces grands périls, ces grands travaux, que son ambition avait tant de fois rêvés, n'était-ce pas pour assurer le bonheur de Thérésina ? Ne fallait-il pas des événements extraordinaires pour qu'un enfant de son âge fit fortune en un seul jour ? Eh bien ! ces grands événements étaient arrivés ; il avait été jeté, par une tempête, dans une île, jusqu'alors inconnue, où les plus bizarres circonstances le mettaient à même de faire sa fortune, et il laisserait échapper une si belle occasion !... Non, en vérité, ce serait une folie impardonnable et, dût-il passer ces trois jours et ces trois nuits à goûter ses macaroni sans boire ni dormir, il n'abandonnera point son entreprise.

VII

Consultations diverses.

Dès qu'il fut parvenu dans la dernière cuisine, dont les fenêtres donnaient sur la rue, il prétendit que le plat qu'on lui demandait, exigeant la plus minutieuse attention, ne pouvait être composé que dans la solidité, et chacun alors se retira.

Césaro, livré à lui-même, médita longtemps sur la nature du macaroni : il ne savait pas précisément si c'était une pâte, une plante, comme le riz, ou un légume, comme les salsifis. La difficulté lui parut telle, qu'il résolut d'aller consulter ses compagnons de voyage, en leur confiant les dangers de sa position.

Il était bien certain de trouver le jeune pêcheur au bord de la mer : en effet, à peine s'approcha-t-il du rivage, qu'il apperçut un marmiton qui lui disait bonjour ; c'était le pêcheur.

— Les macaroni sont une pâte, s'écria-t-il sitôt que Césaro l'eut questionné ; mais, j'y pense, — ajouta-t-il — quelqu'un ici peut vous dire cela mieux que moi ; demandez à ce vilain petit joufflu qui est la cause de tous nos malheurs : son père en vendait autrefois, des macaroni ; il a été élevé dans la pâte, lui, il connaît tout cela mieux que moi.

Césaro remercia le pêcheur des renseignements qu'il lui donnait, et lui offrit trois belles pièces d'or, ce dont le pêcheur parut très reconnaissant.

Césaro courut à la prison où le petit joufflu était

enfermé. Il trouva le pauvre garçon de fort mauvaise humeur ; car tout le monde se moquait de lui dans la prison, geôleurs et détenus. Le fait est qu'il était d'une sottise épouvantable ; il ne savait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'offrir de l'argent, des carlins à tout le monde.

Or, on ne savait point ce que c'était que des carlins, dans ce pays-là ; on se doutait pas même qu'une monnaie pût jamais se nommer ainsi ; on ne connaissait, comme chez nous, sous ce nom de carlins, que de vilains petits chiens qui aboient toujours et qui mordent les jambes des enfants que l'on caresse ou des amis que l'on reçoit trop bien. Jugez un peu de l'effet qu'il devait produire, lorsque, pour gagner les geôleurs, il leur disait, d'une voix gémissante :

— Délivrez-moi, je vous en prie ; je vous donnerai soixante carlins !

— Qu'est-ce que nous ferions de tes carlins ? s'écriait le geôlier en éclatant de rire et croyant qu'on lui proposait soixante chiens ; envoyez-les donc, mon petit ami, vos carlins, j'ai ici deux bouledogues qui se chargeront de les bien recevoir.

L'enfant, mal élevé, s'irritait de ces palisanteries. Ce fut vraiment bien autre chose lorsqu'il entendit Césaro lui demander sérieusement comment on faisait la pâte des macaroni.

— Mauvais petit duc sans duché, s'écria-t-il furieux, ne viens-tu pas aussi te moquer de moi et me reprocher ma naissance ! Eh bien ! oui, je suis le fils d'un marchand de macaroni, mais je te méprise, bien que tu sois duc et marquis ; car tu n'iras jamais qu'à pied, et moi je vais en carosse.

— Tu ne vas ni à pied ni en carosse, puisque tu es en prison, reprit Césaro en riant ; mais je veux si peu te reprocher l'obscurité de ta naissance, que tout ce que je désirerais moi-même en ce moment, c'est que mon père eût vendu des macaroni comme le tien. Ne te fâche pas, viens avec moi, — ajouta Césaro — si la reine Marmite savait qu'elle possède en ses Etats le fils d'un marchand de macaroni, elle se comblerait de faveurs. Viens à la cour ; les plus grands honneurs t'y attendent justement à cause de l'état de ton père, dont tu as la sottise de rougir.

Le petit joufflu se sentit un moment ébranlé ; l'idée d'être présenté à la cour lui souriait ; mais la vue du bonnet de coton que portait Césaro le retint. Il pensa qu'il ne pouvait sortir de la prison qu'en s'habillant en marmiton, et il ne put jamais s'y résigner.

Alors Césaro exigea de lui tous les renseignements nécessaires pour la fabrication des macaroni ; il ne put les obtenir qu'en promettant au petit joufflu de le reconduire avant huit jours dans sa patrie.

(A suivre.)

Mme E. de GIRARDIN.

KURSAAL. — La location est ouverte au magasin Hipp, Grand Pont 10 (téléphone 22.90) pour les sept représentations extraordinaires des fêtes de l'An : samedi 31 décembre, à 8 h. 30, Phi-Phi, la triomphale opérette légère de Christiné (le spectacle sera terminé assez tôt pour entendre la sonnerie des cloches de minuit) ; dimanche 1^{er} janvier, en matinée, à 2 h. 30, Princesses Dollar, la célèbre opérette viennoise de Léo Fall, en soirée, à 8 h. 30, La Reine du Cinéma, opérette à grand spectacle de Gilbert (décor nouveau) ; lundi 2 janvier, en matinée, La Reine du Cinéma, en soirée, Phi-Phi ; mardi 3 janvier, en matinée, Phi-Phi, en soirée, Princesses Dollar.

Il y en aura pour tous les goûts !

ROYAL BIOGRAPH. — La Direction du Royal-Biograph, toujours soucieuse de présenter au public des programmes artistiques et de bon goût, s'est assuré, à l'occasion des Fêtes du Nouvel-An, deux fils remarquables : Un Nid de Serpents, pour la première fois en Suisse, et Sept ans de Malheur, vaudeville désopilant. C'est une suite de scènes des plus divertissantes. A chaque représentation, les dernières actualités par le Gaumont-Journal.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.